

## RÉMUS, ROMULUS ET LE NOM DU ‘TIBRE’

*Fueritne Roma Romana*<sup>1</sup>

SOMMAIRE : dans cet article, on se propose de réfléchir à l’étymologie de trois noms dont l’importance ne se laisse comparer qu’à l’obscurité qui s’y attache, en l’espèce, les deux anthroponymes quasi-légendaires *Remus*, -ī et *Rōmulus*, -ī, ainsi que le nom latin du ‘Tibre’ : *Tiberis*, -is m. (l’accusatif *Tiberim* en est fort singulier). Il y a un doublet poétique *Thybris* attesté dans l’*Enéide*. Virgile qualifie ce fleuve de *Tuscus amnis* (*En.*, 8, 473), et il n’est guère besoin de rappeler l’importance de l’étrusque dans la culture primitive de Rome.

### 1 - Que faire du nom de *Remus*, -ī ?

#### 1.1. état de la question

Il y a un célèbre passage d’Ennius (*Ann.*, I, 80-XX W)<sup>2</sup> qui met en scène la rivalité des deux frères au moment de fonder la ‘nouvelle Albe’ :

*Curantes magna cum cura, tum cupientes  
regni, dant operam simul auspicio augurioque <...>  
Certabant urbem Romam Remoramne uocarent.*  
« Avec le plus grand soin, désireux de régner,  
observant les oiseaux et cherchant les présages <...>  
ils luttèrent pour savoir s’ils nommeraient la ville  
ou *Rome* ou bien *Rémora*. »

Le type *Remora*, -ae f. « nom de la ville que souhaitait fonder Rémus » est un *hapax*, mais ce ne saurait être pour autant une formation spontanée. En synchronie, il est bien sûr possible de segmenter en *re-mora* f. soit une sorte de postverbal du verbe *re-morārī* « s’attarder, demeurer » (comparable pour le sens à *re-manēre*), mais le substantif *remora* (+Pl.) signifie plutôt ‘retard, obstacle’ et pourrait difficilement être compris comme ‘demeure, lieu de séjour’. Si le type *Rēmōra* reste à la rigueur élucidable en synchronie, que faire du masculin *Rēmūs*, -ī ? Il n’est pas permis d’en faire une sorte de dérivé inverse sur *Rēmōra*, car une telle relation morphologique serait *sui generis*. Il convient en outre de citer l’*ager Rēmūrīnus* (P.-Fest. 345, 12)<sup>2</sup> qui désigne le sommet de l’Aventin, où Rémus prit les auspices. Il existe enfin un doublet de forme *Rēmōria* (ibid.). Tous ces faits amènent à poser un ancien thème sigmatique.

<sup>1</sup> Paru dans *Tōzai* 8, Limoges 2006, 181-192.

<sup>2</sup> **Remurinus ager dictus, quia possessus est a Remo** <...> *Sed et locus in summo Auentino Remoria dicitur.* « On nomme ‘Remurinus’ le territoire (jadis) possédé par Rémus ; en outre, sur le sommet de l’Aventin, il y a un lieu nommé ‘Remoria’ ».

## 1.2. exploitation morphologique

Il faudrait partir d'un type *\*remus, -oris* métanalysé en un type thématique *Remus, -ī*. Ce neutre *\*remus, -oris* donnait un pluriel *\*remōra* (type *tempōra*). Ce neutre pluriel aurait été réinterprété comme un féminin. Les dérivés *Rēmōria* et *ager Rēmūrīnus* s'expliquent bien en partant d'un *\*remus, -ōris*. Il y a une trace de flexion 'hybride' du type *\*Remōrem* dans l'explication du Pseudo-Aurélius Victor, *Orig.*, 21, 5, *Alterum uero Remum dictum, uidelicet a tarditate, quippe talis naturæ homines ab antiqui remores dicti*. L'adjectif *remor, -ris* est synchroniquement compris comme 'qui retarde'. La langue augurale possède l'archaïque *aues remores* « oiseaux dont le présage fait ajourner une entreprise » (P.-Fest., 345, 14-15, *acturum aliquid remorari compellunt*). L'étymon est, pour les anciens, le verbe *remorārī* et le pseudo-Aurélius Victor se sert de cet adjectif *\*remor* comme signifiant 'traînard, lambin', faisant de Rémus le *second*. Or, s'il est possible de faire sortir un dérivé inverse athématique *\*re-mor-* du verbe *remorārī* (cf. *re-sex* « vigne taillée » sur *re-secāre* « tailler la vigne »), une ancienne flexion sigmatique de type *\*Remus, -ōris* permet seule de rendre compte des dérivés. Les dérivés *Rēmōria* et *ager Rēmūrīnus*. Reste à expliquer ce *\*remus, -oris* de genre neutre.

## 1. 3. passage du neutre à l'animé (type *Venus* et *Cerus*)

La personnification et le passage à l'animé (formant un théonyme) d'un ancien neutre alternant *\*CéC-e/os* n'est pas pour surprendre en latin, où l'on connaît le cas fameux du nom de la déesse *Venus, -eris* qui est devenu féminin par effet de sens (acc. 'hybride' *Venerem*). Il faut sans doute partir d'un ancien abstrait *\*uenus, -eris* n. « action de charmer, charme », quelle qu'en soit l'étymologie (on peut retenir le hitt. *wen(t)-* « futuere » et le véd. *VAN<sup>3</sup>* « désirer »).<sup>3</sup> Il convient de faire aussi mention du dieu *Cerus* « sorte de parèdre masculin de Cérés ». Ce vieux nom est glosé par 'creātor'.<sup>4</sup> Les deux théonymes *Cerus* et *Cerēs, -eris* doivent donc respectivement refléter le neutre *\*kérh<sub>1</sub>-e/os* « croissance » (cognat de l'arm. *ser* « croissance » et p.-ê du hitt. *karaš* « grain, céréale ») ainsi que l'ancien animé *\*kérh<sub>1</sub>-és* « qui fait croître », selon la distribution morphologique qui s'observe encore vivante dans le couple formé par le véd. *ápas* n. « œuvre » (± lat. *opus*) et le type *apás-* (adj.) « œuvrant ».

## 1. 4. tentative d'étymologie i.-e.

Il y a un rapprochement évident entre le lat. *\*remus, -oris* « action de s'installer » et le got. *\*rimis* n. « ἱστύχια ». Cette forme n'est attestée qu'au datif singulier, en 2 *Thess.* III, 12,

<sup>3</sup> Ces formes reflètent une racine *\*uenH-* « désirer » (répertoriée dans le *LIV<sup>2</sup>* : 682-683).

<sup>4</sup> Consulter KELLER (1992 : 158, n. 39). Il y est fait état de l'ombr. *Çerfu-* qui doit reposer sur un type thématique *\*ker-s-o-* de date italique.

*Ei miþ rimisa waurkjandans seinana hlaif matjaina.*

ἵνα μεθ' ἡσυχίας ἐργαζόμενοι τὸν ἑαυτῶν ὄρτον ἐσθίωσιν.

Le type sous-jacent serait *\*h<sub>1</sub>rem-e/os* « tranquillité, repos ». Pour le sens, il est loisible de rapprocher le lit. *rāmas* « paix » (< *\*h<sub>1</sub>róm-o-s*) d'où procède le type très productif *ramūs* « pacifique ». Au sein-même du germanique, il y a des formations étymologiquement apparentées à got. *\*rimis* « tranquillité », mais sémantiquement divergentes, ainsi le v.isl. *ramr* m. « pièce, chambre » (< germ. com. *\*ram-ā<sup>z</sup>* < *\*h<sub>1</sub>róm-o-s*). Typologiquement, le cas de figure rappelle fort les avatars sémantiques de la racine *\*kei-* « gésir, être couché » (gr. κεῖμαι, véd. *śáye* « jacet » < *\*kéj-o-i*). Cette dernière fournit un nom-d'action *\*koi-mó-* « action de se coucher, action de s'installer » concrétisé dans le prototype germ. com. *\*χaimā<sup>z</sup>* m. « lieu de séjour, village » (all. *Heim*, angl. mod dial. *°ham* dans la toponymie). Le sens de 'lieu d'habitation personnelle' se prolonge dans l'angl. mod. *home* « foyer ». Par ailleurs, le dénominatif hom. κοιμό-ομαι « se coucher » reflète un type *\*κοιμή* « couche » (< *\*koi-méh<sub>2</sub>*). Le lat. *cūnæ*, *-ārum* « un berceau » est un *plurale tantum* concrétisant, reflétant un ancien nom d'action *\*cūna*, *-æ* f. « action de se coucher » (< *\*koi-néh<sub>2</sub>*). La langue courante emploie plutôt le dérivé secondaire *cūnābula*, *-ōrum* qui est également un *plurale tantum*, mais de genre neutre et bâti à l'aide du suffixe médiatif *-bulum* (< *\*-d<sup>h</sup>lo-m*) qui désigne volontiers des instruments.

La racine i.-e. *\*h<sub>1</sub>rem-* « se calmer » est bien informée par le gr. ἡρέμω (adv.) « doucement » qui présente un allongement surprenant, lequel doit résulter d'une dactylisation, soit qu'il faille partir d'un type *\*ἡρέμω* (< *\*h<sub>1</sub>rem-ŋ*), soit qu'on ait emprunté la longue à un ancien privatif *\*νηρέμω* « sans repos » (< *\*ḡ-h<sub>1</sub>rem-ŋ*) du même type que ὄτρεμω « sans trembler » (< *\*ḡ-trem-ŋ*). Elle est également documentée par le véd. *rāmate* « se plaire » (< *\*h<sub>1</sub>rem-e/o-*) qui fait couple morphologique avec un présent de la neuvième classe (soit le type *ramṇāti* « contenter »). Pour le sens, on peut partir de l'idée d'être en paix, ainsi qu'il appert du causatif av. *rāmaia-* « calmer, pacifier » (< *\*h<sub>1</sub>rom-éj-e/o-*). Le type neutre *\*h<sub>1</sub>rem-e/os* serait ainsi un nom de la 'bonne installation' et du 'lieu de séjour'.

### 1.5. bilan

L'anthroponyme (légendaire) *Rēmus* a toutes chances d'être étymologisable, pour peu qu'on accepte d'y voir un ancien neutre sigmatique *\*h<sub>1</sub>rem-e/os* « habitation, bonne installation ». D'un point de vue morphologique, les dérivés *Rēmōria* et *ager Rēmūrīnus* (sur le sommet de l'Aventin) vont bien dans le sens d'un *\*remus*, *-oris*. Le personnage mythique de *Rēmus* serait ainsi quelque chose comme « celui de la bonne habitation ». Il est piquant de constater que cette installation ratée sur l'Aventin aura eu pour conséquence d'exclure cette

seule colline du *Pōmērium*, comme il est rapporté chez Aulu-Gelle (*Noct. Att.*, XIII, 14). Cet échec aura favorisé la réinterprétation du nom \**Rēmus*, -*ōris* comme ‘celui qui est empêché’ ou bien ‘celui qui traîne’.

## 2. Romulus

### 2.1. typologie de la désignation

L’anthroponyme *Rōmulus* est, d’une manière ou d’une autre, un dérivé de *Rōma*. Le cas de figure est donc inverse de *Rēmus* : *Rēmōra*. La désignation est du type πόλις > πολίτης, non du type *cīuis* > *cīuitās*. Il faut donc partir de *Rōma*, que les anciens expliquaient de façon synchronique par le gr. ῥώμη f. « force » (ainsi Plut., *Romulus*, I, 1, Πελασγούς διὰ τὴν ἐν τοῖς ὅπλοις ῥώμην οὕτως ὀνομάσαι τὴν πόλιν). Il existe d’ailleurs un dérivé ionien et poétique ῥωμαλέος signifiant ‘fort, vigoureux’ que les grammairiens anciens ne pouvaient pas ne pas rapprocher du nom de *Rōmulus*.

### 2.2. le *Rūminālis fīcus* et la déesse *Rūmīna*

Les deux jumeaux furent, comme on sait exposés au pied du fameux *figuier Ruminālis*, dont l’explication n’était pas plus claire pour les anciens, qui hésitaient entre le “figuier des ruminants” (ainsi Plut., *Romulus*, I, 4, διὰ τὸ τὰ μηρυκόμενα τῶν θρεμμάτων ἐκεῖ διὰ τὴν σκιὰν ἐνδιάζειν) et le “figuier de l’allaitement”, car il existe un vieux mot *rūma*, -*æ* f. “mamelle” ainsi qu’une déesse *Rūmīna* qui passait pour prendre soin de la nourriture des petits enfants (*ibid.*, διὰ τὸ τῶν βρεφῶν θηλασμόν, ὅτι τὴν τε θηλὴν ῥοῦμαν ὠνόμαζον οἱ παλαιοὶ καὶ θεὸν τινα τῆς ἐκτροφῆς τῶν νηπίων ἐπιμελεῖσθαι δοκοῦσαν ὀνομάζουσι Ῥουμῖναν). Il existe un doublet *Rūmia* (Varr., *R.*, 2, 11, 5).

### 2.3. *rūma*, *rūmen* et *rūmis*

#### 2.3.1. une confusion inextricable en synchronie

Il y a eu manifestement confusion entre la famille de *rūma* « mamelle (d’animal) » et *rūmen*, -*inis* n. « œsophage (des ruminants) », d’où l’hésitation sur la quantité du *i* dans le dérivé *rūminālis* qui devait être brève quand le mot désignait un *ruminant* (ainsi chez Plin., 8, 260, où *rūmīnālis* désigne un *rūmīnātor*), et longue dans le tour le *Rūmīnālis fīcus / arbor* (ainsi chez Liv., 1, 4, 5). Il faut bien distinguer les dérivés à brève du verbe *rūmīnāre* des formes en \*-*ijō-* ou en \*-*īno-* bâties sur *rūma*, -*æ* f. « mamelle » (noter le doublet *rūmis*). C’est donc par cheville métrique qu’Ovide a pu écrire *Rūmīnā fīcus* (*F.* 2, 411-2),

*Arbor erat : remanent uestigia, quæque uocatur*

*Rumina nunc ficus, Romula ficus erat.*

« Il y avait là un arbre, qui n'a pas entièrement disparu : ce figuier que nous appelons aujourd'hui *Rumina* s'appelait *Romula*. »<sup>5</sup>

La distribution quantitative du *i*, jadis étymologiquement motivée et pertinente, a dû tôt passer pour une variation libre, correspondant indifféremment aux sèmes « ruminer » et « allaiter ». La confusion s'est précisément opérée dans ce contexte mythico-littéraire, puis s'est étendue à toute la latinité, d'où l'aberrant *rūma* "panse" (chez Arnobe ou Servius) d'où dérive le populaire *rūmīgāre* « avaler goulûment » chez Apulée (fr. *ronger*).

### 2.3.2. analyse étymologique

Le neutre *rūmen*, *-inis* « œsophage (des ruminants) » se rattache étymologiquement à la famille de lat. (*ē-*)*rūgere* « rejeter » (dont on connaît surtout le fréquentatif *ē-rūctāre*). Le *rūmen* est en propre "l'organe qui regurgite" (Non. 18, 11, *rumen dicitur locus in uentre quo cibus sumitur et unde redditur*). Pour la forme, il faut poser *\*rūg-smen* (< *\*h<sub>1</sub>r<sub>é</sub>ug-s-m<sub>η</sub>*). La racine *\*h<sub>1</sub>reug-* qui donne le gr. ἐρεύγομαι, ἤρυγον « rejeter, roter, vomir » est connue pour fournir une désignation de la *ruminatio* en germanique, ainsi v.-angl. *ed-rocian* « ruminer » (variantes *ed-reccan* et *eodorcan*) et le v. h. a. *ita-rucchen* (m. h. a. *it(e)-rücken*) qui reflètent une forme préverbée (cf. lit. *at-rūgas*) bâtie sur un présent *\*h<sub>1</sub>rūg-je/o-* qui relève de la classe *divyādi* – soit le type de véd. *rūpyati* « avoir des tiraillements » vs *ropāyati* « déchirer ».

À rebours, le groupe de *rūma* et *rūmis* implique l'idée de « verser goutte à goutte », et doit reposer sur une racine « couler ». On note une variation inexplicable de la quantité radicale. Il y a un adjectif hypostatique *subrūmius* « élevé à la mamelle » (Fest. 332, 12) qui repose sur un tour *\*sub rūmibus* (il y a un doublet *sub-rūmus* tiré de *\*sub rūmīs*). L'absence d'apophonie dans le verbe *irrūmāre aliquem* « donner à têter à qq'un » (Catul. 16, 1, *sensu obsceno*) ainsi que dans le nom-d'agent *irrūmātor* « débauché » (Catul. 10, 12<sup>6</sup> et *CIL* 4, 1529) conduit à poser une ancienne distribution devenue folle entre deux mots distincts, *\*rūma* et *\*rūmis* signifiant tous deux « pis, mamelle ». Le simple *rūmāre* « allaiter » comportait sans doute une longue, mais, d'après l'hésitation constatée chez les formations nominales, il devait paraître possible de modifier métriquement *\*irrūmāre* en un *irrūmāre* (qui fonctionnât comme le « causatif » de *fēlāre*). L'absence d'apophonie ne s'explique pas autrement.

<sup>5</sup> Trad. LE BONNIEC (1969 I : 112, n. 80).

<sup>6</sup> En l'espèce, il s'agit de Memmius, l'ami de Lucrèce, gouverneur de la Bithynie en 57.

## 2. 4. Que faire de lat. *Rūmō* m. “ancien nom du Tibre” ?

Servius (*En.*, 8, 63) nous a conservé un ancien nom du ‘Tibre’, *Rūmō*, *-ōnis* m. qui ne saurait guère remonter à autre chose qu’à un étymon i.-e. *\*sréu-mō*<sup>n</sup> (soit un collectif / animé commutant avec le neutre *\*sréu-mṇ* que reflète le gr. ῥέυμα « courant ». Il y a un cognat exact dans le thrac. Στρομόν qui présente une épenthèse, à la façon des langues germaniques, angl. mod. *stream* « courant » (< germ. com. *\*straumā*<sup>z</sup> < *\*srou-mó-*). Selon la phonétique grecque, ce nom du grand fleuve de Thrace serait quelque chose comme *\*ῥεῦμόν uel sim*. Cette désignation archaïque du fleuve *\*sréu-mon-* est à comprendre comme « l’ensemble des flots ». Partant, il devient fort tentant d’étymologiser *rūma* par un *nomen actionis* de forme *\*srou-méh*<sub>2</sub> « action de faire couler, d’allaiter ». Le sens de « pis, mamelle » serait une concrétisation d’un ancien abstrait signifiant « allaitement » (on songera que γόνος « action d’engendrer » désigne parfois le liquide séminal). Dès lors, *rūmis* est à comprendre comme un ancien *\*sru-mí-s* f. « allaitement ». Le type *\*CC-mí-* se retrouve dans le véd. *jāmi-* m. f. « parent(e) » (< *\*ḡṇh<sub>1</sub>-mí-* « action d’engendrer ») attesté en composition dans l’av. *hu-zāmi-t-* « qui accouche facilement ». Il y a aussi le substantif *ūrmí-* m. « vague » correspondant à l’av. *varəmiš* (< *\*u<sub>ḷ</sub>H-mí-* « action de bouillonner »). La racine est celle du got. *wulan* « bouillir » et du v.-norr. *olmr* « furieux » (< *\*wulmā*<sup>z</sup> < *\*u<sub>ḷ</sub>H-mó-*).

## 2.5. une nouvelle loi phonétique

L’écueil principal de cette reconstruction étymologique réside bien sûr dans le postulat voulant qu’un groupe initial *\*sr-* aboutisse inmanquablement à lat. *fr-* – ainsi dans le type *frīgus* qui ne se laisse rapprocher du gr. ῥίγος qu’en posant *\*srīḡ-*. Or, si ce traitement est constant en position médiale (*\*-sr- > \*-fr- > -br-*), par exemple dans le latin nom du ‘frelon’ (lat. *crābrō* < it. com. *\*krāsro-on-*) tiré de l’adjectif i.-e. *\*k<sub>ṛ</sub>h<sub>2</sub>-s-ró-* « pointu » à l’aide du suffixe caractérisant *\*-on-*, il y a trace de divergences dans le traitement de certains groupes en position initiale : it. com. *\*χruue/o-* « s’abattre » donne le simple *ruō* en regard du préverbe *con-gruō*. De même, à *rāuus* romain (< it. com. *\*χrā-uó-*) répond un dialectal *\*grāu-aster* (dans le diminutif *grāuastellus* « un peu grisonnant »). Il n’est pas exclu de poser un double traitement en *saṃdhi*, soit *\*V# sr- > lat. fr-* avec une variante en contexte *\*C# sr- > lat. r-*. La répartition pourrait également avoir été dialectale. Cette nouvelle loi phonétique permettrait de retrouver en latin les trois degrés vocaliques de la racine *\*sreu-* « couler » :

- \*sréu-mon-* « ensemble de courants, masse de flots » (*Rūmō*, *-ōnis* m. « Tibre »)
- \*srou-méh*<sub>2</sub> « écoulement, allaitement » (*\*rūma* « pis, mamelle »)
- \*sru-mí-* « écoulement, allaitement » (*\*rūmis* « pis, mamelle »).

D’un point de vue sémantique, il est à noter que la famille du gr. ῥέω s’applique aussi

bien à l'écoulement d'un fleuve (ῥεῦμα, ῥοή et ῥοῦς « courant »), qu'à l'épanchement de sécrétions corporelles (ainsi le technique ῥοϊκός se dit-il d'une femme qui a ses règles). Le lit. *sravà* f. « écoulement des règles » reflète i.-e. \**srou-éh<sub>2</sub>* « écoulement ».

## 2.6. proposition étymologique concernant *Rōmulus*

Il devient dès lors tentant de voir dans *Rōma* une forme dialectale de *rūma* « mamelle », sans qu'il soit forcément fait allusion au fameux allaitement des jumeaux par la louve (qui n'était peut-être bien qu'une *lupa*, c'est-à-dire une prostituée<sup>7</sup>). On connaît chez Homère la désignation métaphorique οὔθαρ ἀρούρης # « mamelle de la terre » appliquée à Argos, ainsi en I, 9. Les scholies glosent cette formule par τὸ γονιμώτατον καὶ κάλλιστον τῆς γῆς, καὶ κάρπιμον. Il s'agit donc de la partie la plus féconde et la plus riche de la terre, celle qui porte des fruits. Peut-être faut-il supposer un usage comparable, qui aurait fait désigner la future ville comme la « mamelle de la terre », gage d'abondance et de prospérité. Ceci posé, le mythe fondateur de deux jumeaux allaités par un animal n'est pas rare dans le domaine indo-européen et surtout italique, où l'on compte également des jumeaux à la chèvre, à la jument, à la chienne et à la vache<sup>8</sup>.

Pour la forme, \**rōma* « mamelle » serait à *rūma* ce que *ōstium* est à \**ūstium* (fr. *huis*). Le traitement dialectal *ō* d'une ancienne diphtongue \**ou* se retrouve dans le type *rōbur* « rouvre » (chêne rouge). L'étymon en est it. com. \**rouθ-e/os-* (< \**h<sub>1</sub>réud<sup>h</sup>-e/os-* « rougeur » d'où gr. ἔρευθος). La forme proprement romaine est le type *rūb-idus* « rouge brun » dérivé secondaire d'un \**rūbus* (< it. com. \**rouθ-o-*). Il y a un correspondant dialectal *rūfus* « roux » (< it. com. \**rouθ-o-* < i.-e. \**h<sub>1</sub>roud<sup>h</sup>-ó-* « rouge »). Morphologiquement, il faudrait poser un diminutif \**rōmula* « petite mamelle, *mammula* » ou plutôt « le petit élevé à la mamelle », à la façon de \**cāligula* qui signifie en propre « petite botte » (d'où le *cognomen* de l'empereur *Cāligula*!). La forme *Rōmulus* serait ainsi une sorte de masculinatif. Quant au nom même de Rome, ce peut être une désignation de l'abondance, corollaire du thème indo-européen de la gémellité de troisième fonction, faisant nommer l'endroit « mamelle (de la terre) ». Il n'est pas impossible que le terme désignât simplement la réalité topographique du mont Palatin, soit un « mamelon ». Enfin, sans être exclusive vis-à-vis des autres schémas explicatifs, une troisième option consisterait à y voir le lieu de l'allaitement mythique, où un animal totémique (la louve guerrière) fait passer sa force à des héros, déjà fils du dieu Mars, par le lait de ses mamelles. Quoi qu'il en soit, l'étude linguistique des formes rend compte du fait que, dans l'hypothèse ici développée, le nom de Rome ne serait pas romain...pas davantage que le nom du Tibre s'il est permis d'en croire ce qu'en disaient les anciens eux-mêmes.

<sup>7</sup> C'est là l'explication rationnelle adoptée par Tite-Live, I, 4, *sunt qui Larentiam uolgate corpore lupam inter pastores uocatam putent ; inde locum fabulae ac miraculo datum.*

<sup>8</sup> Pour ces faits, voir BRIQUEL (1976 : 73-97). Cet article prolonge les vues de DUMÉZIL (1974<sup>2</sup> : 263 sqq.).

### 3. le nom du ‘Tibre’

#### 3.1. les données synchroniques

Le type *Tiberis*, *-is* m. n’est pas conforme à la phonétique historique du latin de Rome, et l’accusatif *Tiberim* est unique. Le seul autre accusatif masculin en *-im* est *ocrim* « collem » dont l’origine est sabellique : le latin de Rome ne connaît en propre que le composé *medi-ocris*. Virgile emploie une forme *Thybrim* (*En.*, III, 500) que Servius rapproche du fleuve syracusain *Thybris* : l’ancien nom du ‘Tibre’ serait *Albula* (« *nam antea Albula dicebatur* »). Un tel nom de fleuve s’explique aisément : il n’est que de citer l’*Elbe*. *Albula* est un dérivé de l’adjectif *albus*. La forme héliénisante employée par Virgile se laisse comparer à l’hydronyme sicilien Θύβρις attesté chez Théocrite (I, 118, κατὰ Θύ(μ)βριδος ὕδωρ #).<sup>9</sup> La forme *Thybris* est un retour savant au grec. Ce même Servius explique que les Siciliens, après avoir gagné les environs de la future Rome, donnèrent au fleuve *Albula* le nom de ‘Thybris’ (« *profecti Siculi, ad Italiam eam tenuerunt partem quæ nunc Roma est, usque ad Rutulos et Arleam : unde est (XI, 327,) fines usque Sicanos : et Albulam fluium ad imagines fossæ Syracusanæ Thybrim uocauerunt* »). Cette couche linguistique serait synchronique du nom de l’Italie qui est sans doute le « pays riche en veaux » (cf. lat. *uitulus*), mais dont l’étymon n’est pas latin. Il est plus probable de voir dans le lat. *Tiberis* (< \**Tibris*) un emprunt au dorien Θύβρις par un intermédiaire étrusque<sup>10</sup>. L’absence d’aspiration s’expliquerait ainsi sans peine. En étrusque, le « Tibre » se dit *Θefri*. Il y a même un roi de Véies nommé *Thebris* qui n’est pas éponyme du fleuve comme le croit Varron (*L.* I, 5, 3), mais plutôt tiré du nom du fleuve. Il n’est pas surprenant qu’un nom propre soit emprunté comme terme de civilisation. Il est de ce point de vue caractéristique que l’emprunt se soit opéré sur un nom propre, devenant une sorte de terme générique dans la langue emprunteuse (en regard du terme générique grec ποταμός).

#### 3.2. les données comparatives

On sait que le Θύβρις n’est pas à proprement parler un fleuve, mais un canal inondé servant de fortification à Syracuse, canal (lat. *fossa*) que creusèrent, dit-on, les fameux prisonniers athéniens, d’où l’étymologie synchronique de Θύβρις par ἀπὸ τῆς ὕβρεως reprise par Servius (*En.* III, 500), « *hanc igitur fossam, per hostium pœnam et injuriam factam, Thybrim uocauerunt ἀπὸ τῆς ὕβρεως* » (cette étymologie remonte à un scholiaste nommé Théétète). Pour ce nom de Θύβρις, les graphies du type Θύμβρις, anciennes,

---

<sup>9</sup> Pour la tradition des formes avec ou sans nasale, consulter GOW (1965 II : 25-26). La nasale est adventice, et surcaractérise le mot comme un dactyle cinquième. Un scholiaste nommé Asclépiade rapprochait la *glossa* δύβρις (mot que sa phonétique désigne comme thrace).



s'expliquent par le Θύμβρις de Troade (affluent du Scamandre qui coule dans la plaine de Θύμβρα, ainsi en K, 430). Ce toponyme dorien Θύβρις (parfois compris comme désignant une montagne) ne doit pas être autre chose qu'un ancien abstrait \*θύβρις f. « canal, ravin » qui se rapproche, pour le sens comme pour la forme, du v.-sl. *dǐbrǐ* signifiant « χαράδρα, ravin » (< sl. com. \**dǔbrǐ* < i.-e. \**dʰub-ri-* « profondeur »). Ce serait là l'unique attestation du mot authentiquement grec, dont on connaît le cognat δύβρις d'origine thrace et connu des glosateurs de l'antiquité (*schol. ad Theocr.*, I, 118, Ἀσκληπιάδης δὲ ὁ Μυρλεανὸς διὰ τοῦ δ ἑγράφη καὶ φησι· δύβρις κατὰ γλῶσσαν ἢ θάλασσαν). Le timbre de l'étr. *Θefri* (d'où lat. pré-litt. \**Tibris*) doit refléter une forme populaire \*Θίβρις avec une assimilation régressive comme dans la forme slave *dǐbrǐ* (< sl. com. \**dǔbrǐ*). Ce phénomène s'observe dans le toponyme Ὀρχομενός (< \*ἐρχόμενος) ou bien dans l'att. ἴδιος (< \*ἴέδιος). Il est encore possible d'y voir le produit d'une attaque pré-palatale de *u* après consonne dentale, à la façon du béot. *τιουχα* valant att. *τύχη*. Sur le domaine italique, on connaît des faits comparables avec l'osqu. *tiurris* (< gr. *τύρσις, τύρρις*) « tour »<sup>11</sup>. L'étymon \**dʰub-ri-* « profondeur » repose sur l'adjectif i.-e. \**dʰub-ró-* formant un système de CALAND avec le type \**dʰub-ú-* (lit. *dubùs* « profond »). En Lituanie, il y a des noms de fleuves comme *Dùbê*, *Dubingà* ou *Dubýsa*. Noter enfin le fleuve *Dbra* (< \**Dǔbra* < \**dʰub-ró-*) en Poméranie.

#### 4. conclusion

Au terme de cette analyse, il semble possible (ou à tout le moins envisageable) de renouveler l'étude de trois termes qui comptent parmi les plus obscurs de la langue latine : *Rémus*, *Romulus* et le *Tibre*. D'aucuns avanceront qu'une tentative d'étymologiser de tels noms est une position *a priori* (mais ce beau constat s'applique également à ces mêmes détracteurs, car enfin, soutenir qu'ils ne le soient point, c'est déjà là une pétition de principe). Loin de nous de prétendre aller plus avant : notre travail s'arrête à l'identification des formes qu'on a cru ici pouvoir remonter dans le cadre d'une étude diachronique et comparative, le reste relève de la mythologie comparée et il ne nous appartient pas de nous y aventurer, trop heureux déjà si cette contribution en amène d'autres à réfléchir sur ces matières avec des outils différents, de manière à prolonger nos vues ou bien à les réfuter.

#### 5. éléments de bibliographie

- BRIQUEL D. (1976), « Les jumeaux à la louve et les jumeaux à la chèvre, à la jument, à la chienne, à la vache », in *Recherches sur les religions de l'Italie antique*, edd. R. BLOCH et coll., Genève 1976, 73-97.

<sup>10</sup> Ainsi SCHULZE (1966<sup>2</sup> : 247).

<sup>11</sup> Pour ces faits, consulter LEJEUNE (1967<sup>2</sup> : 240).

- DUMÉZIL G. (1974<sup>2</sup>), *La religion romaine archaïque*, Paris 1974<sup>2</sup>.
- GOW A. S. W. (1965 I & II) *Theocritus, edited with a Translation and Commentary*, Cambridge 1965, II Volumes.
- KELLER M., *Les verbes latins à infectum en -sc-, étude morphologique*, Bruxelles 1992.
- LE BONNIEC H. (1969 I & II), *Ovide - Les Fastes*, Catania 1969, II Volumes.
- LEJEUNE M. (1967<sup>2</sup>), *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1967<sup>2</sup>.
- MEISER G. (1998), *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998.
- RIX H. (2001<sup>2</sup>), *Lexikon der Indogermanischen Verben* (abrév. *LIV*<sup>2</sup>), Wiesbaden 2001<sup>2</sup>.
- SCHULZE W. (1966), *Zu Geschichte Lateinischer Eigennamen*. Berlin·Zürich·Dublin, 1966.
- WARMINGTON E. H. (1935), *Remains of Old Latin. Edited and translated by E. H. Warmington in four Volumes. Vol. I : Ennius, Cæcilius*. Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, 1935 (Revised and reprinted in 1988).